

Descente de l'arête ouest du mont Parry, point culminant de l'île Brabant.



Péninsule Antarctique Une terre d'exploration

Une équipe de marins et d'alpinistes composée d'Isabelle Autissier, Tristan Guyon le Bouffy, Kiddo Marty, Lionel Daudet, Mathieu Cortial et Patrick Wagnon, a uni ses forces pour explorer la péninsule Antarctique. Ils ont arpenté cette contrée glacée avec, pour seules informations, quelques courbes de niveau se resserrant sur une carte au millionième. Entre mer et montagne, Isabelle nous raconte la traversée du Drake aux confins du cap Horn, et Patrick l'ascension mouvementée du mont Forster sur l'île Smith.



L'équipe au retour à Ushuaia avec, de gauche à droite, Lionel, Tristan, Mathieu (en haut) et Isabelle, Patrick et Kiddo.

© PATRICK WAGNON

© PATRICK WAGNON

D'abord il y a les mers. Parfois démontées, elles ont acquis une redoutable réputation auprès des navigateurs qui, dès le XIX^e siècle, n'ont pas hésité à s'y aventurer pour pêcher la baleine, ou partir à la conquête de l'Antarctique et du pôle. Ensuite, on aperçoit les sommets, inconnus, peu élevés (au maximum 2 800 m), mais escarpés, et caparçonnés de glace et givre. C'est donc une expédition mer-montagne que nous avons menée depuis Ushuaia avec, à l'origine du projet, Isabelle Autissier et son voilier Ada 2, et Lionel Daudet, un habitué de ces confins givrés. Trois marins (Isa, Tristan et Kiddo) et trois alpinistes (Lionel, Mathieu et Patrick) en huis clos sur un bateau de 14 mètres durant deux mois et demi, cela fait beaucoup d'expériences partagées, de franches rigolades, quelques moments de doutes mais, surtout, une formidable tranche de vie. Au total, 2 500 milles parcourus avec, comme point d'orgue pour les marins, l'exploration d'une île inaccessible du Pacifique sud, et six voies ouvertes pour les alpinistes sur la péninsule ou les îles qui la bordent. Mais ce qui demeure, c'est bien sûr cette incroyable sensation de liberté, hors du temps où, au gré du vent, de la météo, on s'arrête et on grimpe là où porte le regard. Et surtout, c'est une superbe aventure vécue avec des personnes qui partagent les mêmes valeurs telles que le respect de l'autre et du monde qui nous entoure.

Dans le langage convenu du 50^e Sud, on dira : « C'était un bon drake. » Drake, comme un nom commun, un nom mille fois connu et répété du genre « avenue Charles-de-Gaulle »,

Notre avenue de triomphe à nous se situe entre 53° et 62° Sud et conduit du cap Horn à l'Antarctique. En ces mois d'été austral, les voiliers y croisent les paquebots de tourisme, les uns au champagne, les autres aux embruns. Dans la gente voileuse, personne n'affronte ce passage du Drake sans une certaine appréhension. Les histoires de démâtages, de bateaux roulés par les vagues, de tabassages en règle par un nord-ouest vicieux et une mer croisée sont légion ; chaque skipper suppute donc longuement sur le ponton, échange avec les autres d'un air entendu sur l'état de sa majesté le Drake, ses humeurs et la prochaine fenêtre météo qui permettra de s'élancer. On largue gravement les amarres. Un Drake, ça se mérite, ça se respecte !

Le passage du Drake

Quand on se retrouve de l'autre côté, vient le temps des commentaires. Pour être un vrai marin, on doit être sobre : « C'était un bon drake », suffit à indiquer que le navire et son équipage ont atteint l'autre rive sans dommages importants.

Si l'on y regarde d'un peu plus près, le nôtre a été réellement bon, pas d'avaries majeures autres qu'un capot fuyant (certes désagréablement) sur les occupants des couchettes de dessous, un peu de gasoil échappé d'un tank répandant une odeur légère quoique persistante et les inconforts gastriques propres, chez certains néophytes, à la fréquentation brutale de la houle australe. Le vent nous a été favorable de nord-ouest à est après une zone de calme, mais n'excédant

jamais 30 nœuds et surtout permettant de faire une route directe et rapide. La fenêtre était la bonne, en quatre jours, Ada 2 nous a menés de Puerto William à l'île Déception, fleuron des Shetlands du Sud, par 62° Sud. J'avais tort d'appréhender le comportement à la mer de ma pauvre Ada surchargée de cinq tonnes d'eau, gasoil, nourriture et des divers instruments indispensables à l'épanouissement des alpinistes et des marins. La brave fille relevait crânement le nez à chaque vague.

Côté équipage, avouons que nous n'étions pas partis au mieux de notre forme, entre angine et bronchite, mais confiants dans l'air du large pour chasser les microbes. De nos trois alpinistes, nous décernerons sans conteste à Patrick la palme du pied marin, qui réussit à tenir ses quarts et à barrer, malgré quelques épisodes douloureux au moment des séances d'habillage et de déshabillage particulièrement longues, malheureusement, sous ces latitudes. Ses deux compagnons de cordée n'auront connu que le plafond de la bannette ou le fond du seau en guise d'horizon. Nul ne

Page de droite : Lionel lors de l'ascension du mont Forster, sur l'île Smith dans les Shetlands du Sud. Gardera-t-il son sourire quand le givre deviendra plus raide ?

Ci-dessous : l'Ada 2, au mouillage à l'île Pierre 1^{re}, 69°S, 90°W. Comme quoi, il reste encore des coins perdus sur Terre, et ça se mérite !





© PATRICK WAGNON

Arête magique (nommée « Perle » !) donnant accès au sommet que nous baptiserons Ada 2, sur l'île Pourquoi-Pas ? du nom du bateau de Charcot qui, plus d'un siècle plus tôt, a exploré ces contrées.



© LIONEL DAUDET

Colonne vertébrale de baleine.



© PATRICK WAGNON

Bivouac trois étoiles sur l'arête ouest du mont Parry.



© PATRICK WAGNON

En rappel juste sous le sommet du mont Parry. Mais où a-t-on bien pu passer ?



© PATRICK WAGNON

Entre domptage d'un manchot, colère d'un éléphant de mer, talent d'Isabelle à la flûte, le quotidien de l'expé a des allures de bonheur. Avant le retour à Ushuaïa et à la civilisation (ci-dessus).



© LIONEL DAUDET

Entre domptage d'un manchot, colère d'un éléphant de mer, talent d'Isabelle à la flûte, le quotidien de l'expé a des allures de bonheur. Avant le retour à Ushuaïa et à la civilisation (ci-dessus).



© PATRICK WAGNON

Entre domptage d'un manchot, colère d'un éléphant de mer, talent d'Isabelle à la flûte, le quotidien de l'expé a des allures de bonheur. Avant le retour à Ushuaïa et à la civilisation (ci-dessus).



© PATRICK WAGNON



© LIONEL DAUDET



© LIONEL DAUDET



Tracé de notre voie baptisée « Le Vol du sérac » sur le mont Forster, en face ouest de l'île Smith (ci-dessus).

Mathieu, à cheval sur cette arête du mont Forster. Attention au mal de terre ! (ci-contre).



songerait à les blâmer. La vie dans un réduit froid, humide et remuant en permanence, que l'on appelle la navigation à voile dans le grand Sud, n'est pas *a priori* un sport réconfortant. Et pourtant... dès que l'on peut sortir, se gaver les yeux de cet horizon gris qui a des airs de début du monde; dès que l'on peut se voir voler avec l'albatros en effleurant la houle; dès que l'on peut se sentir simplement bien là, en phase avec cette nature, habitant de ce globe liquide, passant émerveillé et discret... le paradis n'est pas loin.

Une traversée est une longue histoire, quelle que soit sa durée, un moment où le temps s'étire et où les êtres s'affinent, une sorte de sas indispensable entre la vie d'humains pressés et un autre état plus propice à la communion avec ce que cette nature saura nous donner.

Puis vient l'ailleurs : l'Antarctique. C'est d'abord la grande forme blanche de l'île Smith dont les sommets à plus de 2 000 mètres sont visibles à plus de 100 kilomètres, puis quelques gros icebergs, puis d'autres îles croulant de blanc et frangées de cailloux noirâtres. L'Antarctique qui semble immuable et éternel... Est-ce si sûr? En tout cas, nous voilà à pied d'œuvre pour plus de deux mois, impatients et circonspects. Voilà deux ans que nous faisons tout pour y être, nous y sommes !

Dimanche 10 janvier. Miracle ! Il fait beau ! Alors que cette région des Shetlands, balayée par les 60^{es} Stridents (ou 60^{es} Solitaires comme préfère les nommer Isabelle) est réputée pour sa météo exécrable, nous quittons notre havre de paix de l'île Déception et mettons le cap à l'ouest vers l'île Smith, la plus haute et la plus escarpée des Shetlands. Aperçue la première à l'arrivée en Antarctique, cette île ressemble à une montagne de roc et de glace, dépourvue de socle, tout droit surgie de l'océan et s'étirant sur 22 kilomètres du nord-est au sud-ouest. Son point culminant à 2 100 mètres, le mont Foster, a bien été gravi pour la première fois en 1996, mais personne n'a encore débarqué sur la côte nord-ouest. C'est donc là que nous irons !

Après douze heures de navigation au moteur, nous longeons à petite allure cette côte sauvage, les yeux rivés sur les sommets, les piliers, les glaciers escarpés et les innombra-

bles séracs. Pas facile en quelques minutes depuis le bateau de situer le mont Foster, de juger de la faisabilité et de la difficulté d'un itinéraire ainsi que de repérer une descente possible. Assez vite, je suis attiré par un magnifique éperon très direct qui semble abordable, à l'abri des chutes de séracs, et qui mène à un sommet parmi les plus élevés de l'île. Une arête secondaire, plus au nord, offre la possibilité d'une descente. J'en fais part à Dod et Mathieu et, une demi-heure plus tard, Kiddo et Tristan nous débarquent en combinaison de survie sur un bout de caillou au milieu de manchots curieux et d'éléphants de mer flegmatiques. Premier contact avec la terre ferme depuis une semaine, ça tangué ! Pendant que nous plantons notre tente sur la neige à quelques mètres de la mer, les marins repartent à l'île Déception où ils nous attendront.

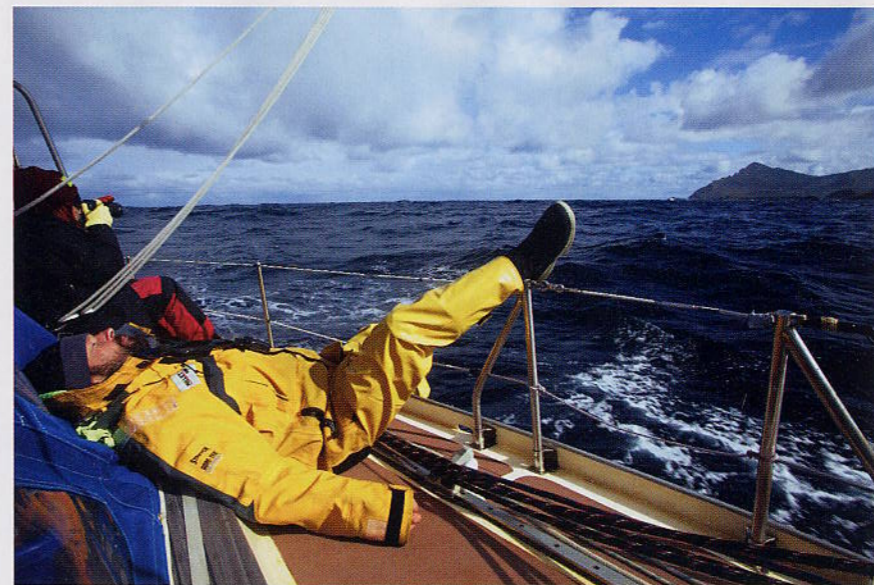
Nous quittons notre camp un peu avant 8 h le lundi 11 janvier. Un glacier bien crevassé



Patrick lors de l'ascension du mont Ada 2, sur l'arête Pexplexe. Passera, passera pas ? (ci-dessus).

Mathieu en rappel en haut de l'arête ouest du mont Parry (à gauche).

La dure vie du marin, sur fond de cap Horn ! (ci-contre).



nous mène au pied de notre éperon, à 400 mètres d'altitude. Les mille premiers mètres de l'itinéraire sont assez classiques, alternant pentes de neige et sections d'arête aérienne. Instant sublime où, vers 1 000 mètres d'altitude, nous percevons la couche de nuages pour apercevoir plus haut une succession de sommets ourlés de givre.

Le baptême du givre

Le givre justement ! C'est nouveau pour Mathieu et moi ! Dod a plus d'expérience avec ses précédentes expés aux Kerguelen ou en Géorgie du Sud, mais ce n'est pas pour autant que cela rend le givre plus solide ou moins précaire à grimper ! Mathieu en fera les frais dans une belle longueur verticale qui se soldera par un impressionnant plongeon d'une quinzaine de mètres. Plus de peur que de mal ! Mathieu revient au relais, hébété mais entier, et nous récupérons un de ses piolets planté miraculeusement 30 mètres en contrebas. Dod repart en tête. Jeu subtil de l'itinéraire entre champignons déversants, goulottes sculptées,

corniches fragiles et chandelles verticales où trouver de la glace pour y planter des broches relève de la gageure. Justement, nous butons sur un dévers de givre infranchissable. Un début de tunnel laisse entrevoir une issue, mais cette option s'avérera vaine. Dod décide alors de traverser à gauche et fait relais sous un surplomb de glace, surmonté par un sérac en forme de voûte. Une lame de glace décollée de la paroi déversante offre la possibilité de gagner une vingtaine de mètres par une cheminée surplombante. Dod s'y engage, progressant en artifice entre cette lame et la paroi glacée. Mathieu l'assure. J'attends à l'abri sous le surplomb à côté de lui. Tout à coup, quand Dod prend pied en haut de la lame, tout s'effondre. L'ensemble de la voûte explose 1 000 mètres plus bas dans un vacarme d'avalanche, et Dod pend lamentablement à la corde, sain et sauf. « P... !, c'est la première fois que je vole avec un sérac ! », dira-t-il... La suite de l'ascension, soutenue et raide jusqu'au bout, se déroulera sans encombre sous une lumière orangée totalement irréaliste, loin au-dessus de

la mer parsemée çà et là d'icebergs. Moment magique du sommet à 2 h du matin, au-dessus de la mer de nuages d'où émergent quelques îles. Le soleil a disparu, mais la ligne d'horizon est rouge, et il fait jour.

Sereins, nous nous engageons dans la descente pour rejoindre l'arête située 1 kilomètre plus au nord-est, repérée depuis le bas, permettant de revenir vers la côte nord-ouest. Quelle déception quand, après un large plateau sommital débonnaire, nous butons sur une face de plusieurs centaines de mètres qui nous barre l'accès à l'arête ! Pendant près de quatre heures, nous errons sur ce plateau sommital, tels trois zombies, descendant puis remontant pour trouver une issue. Très vite, le vent se lève, fort, les rafales nous bousculent, le froid est vif. Finalement, nous décidons de placer un rappel plein gaz dans une face givrée de 200 mètres, sans trop savoir quels ancrages on trouvera en contrebas. L'option est bonne et nous amène dans une combe que l'on doit descendre pour ensuite remonter durant 500 mètres de dénivelé vers une antécime où débouche l'arête. À 11 h, nous sommes enfin sur cette antécime, et toujours à 1 800 mètres d'altitude, seulement 300 mètres plus bas que notre sommet... Encore quelques rappels sur des champignons de neige dans un vent fou, puis débute la désescalade de l'arête. À 17 h, nous retrouvons notre tente, les marins sont là qui nous attendent patiemment depuis le matin, les crêtes fument... Fatigués et heureux, nous savourons cette ouverture, la première d'une série de six.

TEXTE : ISABELLE AUTISSIER ET PATRICK WAGNON